

“ Qu'est-ce que c'est que celui-là ? ” demanda Napoléon avec un petit mouvement de tête pour désigner le microbe.

Je m'avançai et je répondis :

“ Sire, je ne peux pas vous le dire, vu que je n'en sais rien... Voici tout ce que je sais du particulier, et ce n'est pas grand'chose...”

Quand j'eus fini de raconter toute l'histoire :

“ Approche-toi ”, dit l'Empereur au moucheron.

Il obéit, crânement, et toujours au garde à vous. Quant au dialogue qui suivit, je m'en souviens comme s'il datait d'hier.

“ Ton nom, gamin ? ”

— Jean-Claude Hébrart.

— Quel âge ?

— Sept ans.

— D'où viens-tu ?

— Du régiment des dragons, sire.

— Ton père ?

— Soldat de l'Empereur dans ce régiment-là... Tué avant-hier.

— Ta mère ?

— Morte.

— Des frères, des sœurs ?

— Personne.”

L'Empereur se tut. L'enfant n'avait pas bougé ; il se tenait raide, la main droite à la hauteur du front, mais moi, qui étais tout près de lui, je vis bien qu'il y avait des larmes dans ses yeux.

“ Pourquoi as-tu quitté ton régiment ? ” demanda encore Napoléon.

— Ce n'était plus mon régiment, sire, puisque mon père est mort.

— Et qu'est-ce que tu veux à présent ?

— Je veux être le petit tambour du Petit Caporal.”

L'Empereur réfléchit un instant, posa la main sur l'épaule de l'enfant, et se tourna vers nous.

“ Soldats, dit-il d'une voix forte, à partir de ce soir, Jean-Claude Hébrart fait partie de votre régiment au titre de “ petit tambour du Petit Caporal ”.

Jean-Claude Hébrart — le Moucheron, comme nous l'appelions tous — a fait avec nous toutes les campagnes, deux ans durant. Jamais fatigué, jamais traînard... Aux attaques, il battait la charge comme un enragé, et si l'on courait derrière lui, sa mécanique en peau d'âne y était bien pour quelque chose !

Ce n'est pas lui qui l'a battue, la charge, sur le pont d'Arcole, mais il a été de cent autres batailles... Le Moucheron n'a pas eu la Gloire... Est-ce que la Gloire en aurait voulu de ce gamin-là ?... Et puis si, je me trompe, il a eu la gloire de tout le monde, celle dont tous ceux qui se sont battus pour l'Empereur ont eu un morceau... Celle qu'on décerne en bloc, qu'on consigne d'un seul mot dans les livres... Et celle-là en vaut bien une autre...

En dehors de tout ça, c'était un gosse, un vrai gosse... quelque chose comme notre gamin à tous... Toujours prêt à courir où l'on voulait, pour le service ou pour aider l'un ou l'autre... Toujours sifflant comme un merle... Au bivouac, quelquefois, pendant les haltes, l'ennui nous prenait... le mal du pays, ou bien autre chose... Mais quoi, on ne pouvait pas flancher, nous, les vieux, pendant que ce gosse-là, qui n'avait plus de famille, plus rien, sifflait à deux pas de nous, le bonnet sur l'oreille et les mains dans les poches...

Deux ans, que ça a duré ! Et puis, un jour... Enfin, quoi, il y est resté, lui aussi... Il courait à l'ennemi en tapant sur son tambour, comme de juste. Une balle lui est arrivée en pleine poitrine... je n'ai eu que le temps d'étendre le bras pour l'attraper. Il tourna un peu la tête en disant :

“ Merci, mon vieux... Mais, tu vois, ce n'est plus la peine...”

Il fallait marcher, c'était l'ordre... Je l'ai laissé étendu à terre, et, quand nous sommes revenus chercher nos blessés, deux heures plus tard — victorieux, comme toujours — le Moucheron était encore vivant. Ramené au campement, il demanda à voir l'Empereur.

Juste, il arrivait, l'Empereur. Ce diable d'homme, il était toujours là où on avait besoin de lui ! Il s'approcha, regarda un moment le petit tambour et dit :

“ Gamin, tu as bien servi la France... Tu étais le plus petit de mes soldats et le plus brave de mes petits tambours.”

Puis il se pencha et l'embrassa.

Le Moucheron sourit encore un peu.

“ C'est vrai... tout de même ”, prononça-t-il faiblement “ que j'étais... le petit tambour... du Petit Caporal...”

Il renversa la tête en arrière, et puis, et puis... c'est tout... il était mort... C'est tout, mioches, je vous dis... Rompez tous.”

Les petits obéirent sans protester. Mais ils avaient eu le temps de voir une larme rouler dans la moustache du vieux grognard.

Claude YVENNE.

Les hommes de conscience se distinguent à trois signes principaux : ils sont délicats dans le devoir d'état, sévères dans la sincérité, rigidement honnêtes dans le maniement des intérêts d'autrui.

Abbé GUIBERT, S.S.

Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux, avec qui l'on vit chez soi.

JOUBERT.